

# James Wilson Morrice (1865-1924)

*Le chef de file de la conception moderniste de l'art canadien*



Après-midi, Arignon - vers 1896, huile sur panneau, 12 1/2 x 9 1/4. Collection privée, Montréal

Les jours sombres pour l'art en Europe étaient révolus dès 1880. La conception fondamentale de l'art ayant été remise en question, les résultats de ces innovations pouvaient être appréciés par la plupart des gens. Déjà, Monet avait démontré la force d'une toile peinte en pleine lumière. Pourtant, peu de Canadiens qui avaient eu la possibilité de connaître ces recherches eurent le courage de se dresser contre le réalisme conventionnel de l'époque. Un de ceux qui participèrent à ces recherches alla encore plus loin dans la démarche : James Wilson Morrice. La révolte de Morrice contre le réalisme de son temps contribua à changer positivement l'art canadien du 20<sup>e</sup> siècle. Ce faisant, il transmit aux artistes de son pays une vision plus authentique des expériences de la vie. On pourrait presque le considérer comme le chef de file de la conception moderniste de l'art canadien.

Morrice est né à Montréal le 10 août 1865. Son père, David Morrice, était un immigré écossais qui fit fortune dans les affaires, d'abord à Toronto puis à Montréal, ce qui lui permit d'acquiescer une certaine notoriété.

Le jeune James, plein d'enthousiasme, tenta de satisfaire les aspirations de son père qui désirait qu'il devienne avocat. Il suivit docilement ses études à Montréal jusqu'en 1882 puis étudia le droit à Toronto jusqu'en 1886. Il s'inscrit à la faculté de droit de la Société du Haut-Canada et fut reçu à l'examen du barreau de l'Ontario à l'automne 1889. Peu de temps après, il déménagea à Paris où il vécut par intermittence ainsi qu'à Venise en Méditerranée et aux

dessins aux rapides notations de détails qui tentent de cerner la réalité que l'on trouve les sensations les plus éclatantes de sa délicatesse, de son sens de la méditation et de sa mélancolie.

Morrice voyagea souvent avec Matisse. Il comprit son art et ressentit un profond sentiment de filiation envers son œuvre lorsqu'il vit ses tableaux, pour la première fois, à l'occasion de l'exposition des Fauves au Salon d'Automne, en 1905. Contrairement à l'opinion de ses contemporains, il voyait dans l'art de Matisse la perfection dans l'organisation du dessin et du sujet choisi, rendue à la fois par la variété et le contraste des couleurs et par la ligne et la perspective.

L'inspiration que Matisse lui apportait allait dans le prolongement naturel de son univers spirituel. D'autres comme Renoir ou Manet avaient exprimé dans leur peinture un univers visuel qui ne le touchait pas. Il s'inspira de Matisse, mais évolua rapidement et s'en détacha, si l'on considère la manière particulière qu'il avait d'utiliser les pigments sur la toile. Comme Vuillard et Bonnard, il arriva à développer, de façon délibérée, un équilibre entre l'exact et l'absence de production picturale.

Il était arrivé dans les créations spontanées de 1905, à ses meilleures œuvres et ne peignait plus autant qu'avant. Il couvrait la toile de couleurs et donnait l'atmosphère du tableau en traitant délicatement la couleur au chiffon.

Ses peintures de Venise, lors des premières visites avec Maurice Cullen, puis celles qu'il fit en 1904 et en 1906, montrent l'évolution rapide de son style et sa spécificité. Les premières compositions sur Venise avaient été nettement marquées par l'influence de Whistler. Après 1905, ses peintures sont plus riches en couleurs. Son évolution picturale se prolongea lors de nombreuses visites et sessions de travail à Concarneau, Saint-Malo et sur la côte sud de la Bretagne. En 1919, l'art de Morrice est caractérisé par un style calligraphique qui laisse s'exprimer la couleur et qui garde le trait du dessin aussi spontané que possible. Pendant des années, il garde quelques toiles dans son atelier, les examinant sous tous les angles pour en faire la synthèse. Ses peintures de Cuba et des Antilles, exécutées lors de son dernier voyage en 1920, sont rares et précieuses pour l'art canadien, alors que les critiques de Londres et



Chevre dorée, Canal à Venise / Golden Hour, Venice - vers 1905, huile sur panneau, 6 x 5 po. Coll. privée, Montréal



Dépôt de la mer, Beaulieu / By the Sea, Brittany - vers 1908-1910, huile sur panneau, 4 7/8 x 6 1/8 po



Retrouves, à la promenade / Becon Women, Walsing - vers 1903, huile sur panneau, 5 x 6 po



Bateaux de pêche, Beaulieu / Fishing Boats, Brittany - huile sur panneau, 4 7/8 x 6 po

Antilles. À Paris où il conserva un atelier, il s'associa aux personnes les plus connues de son époque, Somerset Maugham, Arnold Bennett, Robert Henri, Maurice Prendergast, Charles Conder, William Glackens, Edward Redfield, Paul Marquet et Henri Matisse. C'est sans doute l'influence de ces amis qui fit apparaître chez lui une intranquillité paradoxale. Il acceptait une pension de sa famille pour faire face aux difficultés rencontrées en raison de son style de vie peu conventionnel, par exemple entretenir sa maîtresse Léa Cadoret dont il avait fait la connaissance à Paris.

Autodidacte en grande partie, Morrice avait commencé sa formation avec le célèbre artiste et professeur Henri Harpignies. Cependant, il avait été impressionné, avant tout, par les œuvres du peintre anglais Bonington, par les impressionnistes français et par James W. Whistler. On retrouve



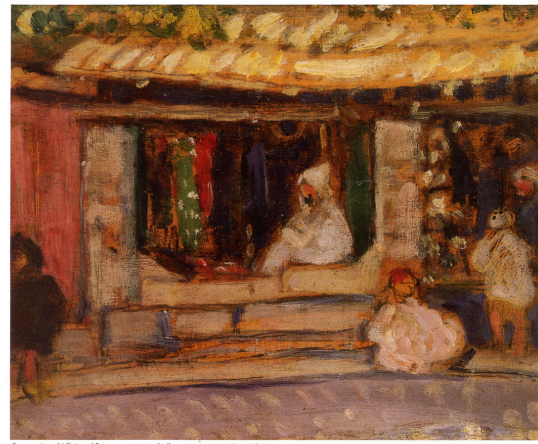
Café, Paris - vers 1910, huile sur panneau, 5 x 6 po. Coll. privée, Montréal



Scène de jardin / A Garden Scene - huile sur panneau, 4 1/2 x 5 3/4 po. Coll. privée, Montréal



Iamaica - vers 1915, huile sur panneau, 5 x 6 1/2 po. Coll. privée, Montréal



Bazar oriental / Oriental Bazaar - vers 1910, huile sur panneau, 5 1/4 x 6 5/4 po

dans ses tableaux l'influence de l'école de Barbizon comme celle de Whistler puis, à la fin, celle de Pierre Bonnard et d'Henri Matisse. Néanmoins, ce génie indépendant était si original que Louis Vaucelles, un des critiques les plus en vue de l'époque, écrit en 1907 que Morrice était le premier peintre nord-américain qui, après la disparition de Whistler, avait acquis une place aussi importante dans le milieu de l'art à Paris. Au Canada, ses amis les plus proches s'appelaient Maurice Cullen et William Brymner tandis que Clarence Gagnon et A.Y. Jackson comptaient parmi ses disciples.

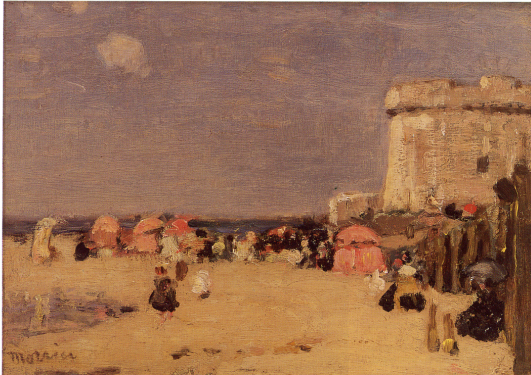
Il manquait à Morrice l'habileté de savoir faire de l'illustration, ce qui était traditionnellement appris dans les écoles d'art canadiennes. Sa vision de la peinture était centrée sur l'idée de vouloir peindre la poésie, en ten-

tant de cerner l'expression poétique de sa propre vie intérieure.

Il s'exprimait aussi bien par le choix de ses sujets que par la solitude dans laquelle il les baignait. Les innombrables paysages des cafés de Paris que l'on doit à Morrice tout comme ses paysages marins de Bretagne devinrent l'expression de son désir tourmenté de peindre la poésie en tenant compte à la fois de la réalité changeante du mouvement et de son aspect lentsismographique.

Les peintures des cafés lui permirent de représenter le chaos de cette nouvelle vie urbaine et de conquérir son plaisir de boire et l'obsession de représenter les rapports inter-personnels dans les rues. Ses paysages marins exprimaient le désir profond de s'échapper de l'ordre imposé par la ville pour celui, mystérieux, des horizons lointains.

Avant-gardiste de par l'usage qu'il fit d'une subtile lumière rosée associée à des harmonies de tons que l'on pouvait percevoir à l'arrière-plan de nombreuses toiles, Morrice était un observateur attentif qui trouvait son inspiration dans les voyages. Dans ses petits dessins, on ressent la joie et l'excitation de la découverte révélées par quelques traits nouveaux qu'il avait ignorés jusque là. On peut comprendre ce qu'il a vu et ressentir les mêmes émotions. On est enthousiasmé par la délicatesse du traitement et sa prodigieuse et immense imagination. Si l'on suit le côté desvoit et moderne de l'art, on préférera ces dessins à ceux qui pourraient être considérés comme de grands tableaux accomplis. Morrice les voyait non pas comme des fragments, mais comme des œuvres d'art à part entière. C'est dans ces paisants



Dépôt (sous les Remparts à St-Malo) / Beach (Beneath the Remparts, St-Malo) - vers 1898, huile sur panneau, 7 x 9 3/4 po



Station de train, Paris / Cabotage, Paris - vers 1910, huile sur panneau, 6 x 5 po. Coll. privée, Montréal

de Paris rendent aujourd'hui hommage à son œuvre en le considérant aussi talentueux, sinon plus, que Gauguin et que Matisse.

L'Europe, l'Afrique et les Antilles furent les sujets de prédilection de Morrice. Ce faisant, il reçut, sans le vouloir, gloire et reconnaissance internationales de la part des artistes modernes les plus connus. Matisse se référa à lui en parlant de l'homme au regard délicat. Prendergast le reconnut comme le mentor de la peinture spontanée. Dunoyer de Segonzac organisa une exposition en hommage à ses œuvres au Salon d'Automne de Paris, privilège rarement accordé aux artistes étrangers. Bien qu'il garda un appartement à Paris et ce, depuis son arrivée au Canada, Morrice, à la recherche de la lumière qu'il voulait insuffler à ses toiles, voyagea infatigablement à travers la France. En 1922, il était de plus en plus rarement à Paris. À Cognes, il rencontra Renoir et Soustier, et à Alger il poignait avec Albert Marquet, ce qui devait sans doute être son dernier tableau. Sa santé se détériora sérieusement et